

« La Providence, ou si l'on veut, la Nature. . . . a donné à l'homme les larmes pour consolation et pour lénitif des larmes. La douleur est toujours le palliatif suprême des grandes douleurs. Dans le temps déjà fort éloigné où un malheur comme le tien m'est arrivé, je me suis laissé aller à méditer la légende biblique de Rachel. La sainte femme ne voulait pas être consolée, parce que, dans sa douleur même, elle sentait ses enfants revivre au fond de son cœur. Ses larmes maternelles étaient l'antidote de ses larmes. Une puissance plus forte qu'elle, toute indépendante d'elle, maîtrisait son âme et lui amenait une sorte d'apaisement tout en lui laissant ses tristes et inéluctables souvenirs. »

Au printemps de l'année 1875, Schrobilgen fête la réconciliation avec sa fille Francine Laurent, qui restera auprès de lui jusqu'en automne.

La Pentecôte sera passée par Schrobilgen, sa fille et le major DE WAHA (dont la femme était une Laeis) auprès de « la petite tante » à Holzthum. Au retour on verra la « sauterie d'Echternach » pour laquelle l'irrévérencieuse Francine trouvera des épithètes que notre tolérance nous défend de répéter.

Vers la mi-juin arrivera Suzanne Laurent, la belle Madame Pallier.

Un déplacement à Trèves dans le but de louer un piano occasionna au vieillard un refroidissement qui se convertit en grippe et qui le « harcela si vertement qu'il voyait déjà poindre la griffe du noir Kröpemann. »

A l'encontre des Mazzinghi,¹⁾ les deux parisiennes étaient très exclusives, au grand désespoir du très sociable Schrobilgen.

Comme il était à prévoir, M^{me} Pallier se voua corps et âme à son piano et à sa palette. Elle fit même deux portraits de son grand-père ; l'un est allé à Holzthum, l'autre a été envoyé aux Mazzinghi.

En octobre 1875 Francine et Suzanne regagnèrent Paris.

Du 5 au 7 octobre eurent lieu à « Landerneau, capitale des Philistins, » des fêtes patriotiques à l'occasion du 25^e anniversaire de la Lieutenance du PRINCE HENRI. Coordonnées par le bourgmestre Charles SIMONIS, ces manifestations comportèrent tout ce que pareilles réjouissances publiques se devaient de comporter : des gardes d'honneur, une exposition agricole, une séance solennelle et clôturale de l'Institut (facultés réunies¹⁾ à la Chambre.

N'osant nier la popularité du Prince, Schrobilgen s'en prit aux discours prononcés au cours des cérémonies : « Mon cher Mathieu, ton français m'a consolé de tout le français territorial luxembourgeois qui a passé comme une eau trouble devant moi, ces jours passés, dans toutes ces harangues flagorneuses, nauséabondes, au milieu desquelles je n'ai trouvé de l'élégance, de la raison, de la maturité que dans le discours, le seul discours de M. WURTH-PAQUET (à la séance de l'Institut). »

Dans ce même ordre d'idées, Schrobilgen écrira l'année prochaine, à propos du monument à ériger à la PRINCESSE AMÉLIE : « Nargue de la statue

¹⁾ Le père de Suzette avait accompagné sa fille lors de son deuxième séjour en 1874. Il en profita pour fréquenter souvent le non moins correct Mathieu Mullendorff. Bien-entendu les deux arides gentlemen, qui se trouvaient tant d'affinités, ne s'entretenaient que dans la langue de Shakespeare.